

**Revue québécoise de psychologie** , vol. 20, n° 1, 1999  
**RENCONTRE AVEC...Noël MAILLOUX**

Pour inaugurer cette nouvelle chronique dans la Revue, quoi de plus indiqué que cette entrevue avec le Père Noël Mailloux, O.P. (1909-1997), fondateur (en 1942), de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal.

Enregistrée le 5 février 1987 dans le cadre de la préparation du numéro thématique de la revue " Frayages " sur " La naissance de la psychanalyse à Montréal ", cette entrevue n'a pu être publiée parce qu'à peu près inaudible. Cependant, avec un peu d'astuce technique et beaucoup de patience, il a été possible de la récupérer presque entièrement. Cette rencontre réalisée par Josette Garon, Jacques Mauger et le regretté François Péraldi avec Noël Mailloux, Gabrielle Clerk et André Lussier, recoupe pour une part le texte d'André Lussier (Frayages, 1987, p. 27-51) et celui de Gabrielle Clerk (Frayages, 1987, p. 69-83). Aussi avons-nous décidé de supprimer ces passages ainsi que d'autres qui appartiennent à l'histoire générale de la psychanalyse plutôt qu'aux souvenirs des pionniers québécois. Ce remaniement a été grandement facilité grâce à la généreuse collaboration d'André Lussier, que je remercie ici de tout cœur.

**Pierre MICHAUD**

Université du Québec à Montréal

---

**J.M.** Nous sommes réunis aujourd'hui pour échanger sur l'histoire de la psychanalyse à Montréal, à partir du texte d'André Lussier. Dans une conférence que vous donniez il y a quelques années, Père Mailloux, pour les 25 ans de l' Institut de Psychologie, vous disiez à quel point il était aventureux d'introduire dès les débuts de l'Institut de Psychologie, l'enseignement de la psychanalyse

**N.M.** Le contexte du temps était tellement différent de celui d'aujourd'hui. J'arrivais à l'Université de Montréal à 32 ans et j'avais rencontré beaucoup de monde auparavant.

En plus d'étudier à Rome j'étais allé en Allemagne pendant trois périodes de quatre mois, et j'avais lu un peu tout ce qu'il y avait de psychologues allemands, tout en apprenant l'allemand. J'ai dû apprendre deux langues dans un an, ç'avait commencé par l'italien. En communauté, les repas se prenaient en silence; alors, il devenait pratique de lire. Pour Fechner, cependant, il fallait se mettre à table bien décidé : par exemple, 30 pages de texte sans paragraphe, en caractères gothiques!

J'avais passé aussi quelque temps à Oxford, où ce n'était pas très orienté vers la psychanalyse, c'était très expérimental. À Rome, mon professeur de philosophie avec qui j'avais fait ma thèse était espagnol et il avait une excellente formation en psychologie, mais surtout au plan historique, sur le développement des idées en psychologie, depuis Aristote jusqu'à nos jours et qui a écrit une introduction à la psychologie absolument merveilleuse pour situer quelqu'un dans l'histoire des idées. Il avait entrepris la publication d'un traité en neuf gros volumes, un seul avait paru, parce qu'il est mort à 57 ans d'une crise cardiaque. Et puis son orientation n'était pas du tout psychanalytique. Comme presque tous les gens de l'époque, il était très influencé par les allemands.

Quand je suis rentré au Québec je n'avais pas eu grand contact avec la psychanalyse excepté un auteur que j'avais lu à Rome et qui m'avait beaucoup marqué, c'est Roland Dalbiez qui avait essayé de faire un rapprochement entre la psychanalyse et la psychologie thomiste : " La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne ". Ces deux volumes sont vraiment magnifiques. C'était sa thèse, c'est la chose que j'avais lue. Et puis en arrivant ici, j'ai commencé à enseigner à Ottawa et là pendant trois ans et demi à peu près, j'ai organisé un symposium chaque année et même deux. Il y a quatre de ces volumes. J'avais intitulé ça " Collection des méthodes scientifiques en éducation ", ce qui me permettait d'avoir un contact le plus large avec des gens qui pouvaient être intéressés. Ces volumes-là d'ailleurs sont disparus en un rien de temps. Il y en a eu un par exemple sur l'hygiène mentale et un autre sur la sexualité, qui a été assez inspiré de la psychanalyse.

Avec une bourse post-doctorale, je suis allé à Cincinnati. En faisant ma thèse de doctorat sur le travail mental j'avais utilisé, entre autres, Kraepelin, le manuel de psychiatrie du temps. Dans ce temps-là tout le monde étudiait par exemple, avec les chats, les réactions de choix : si une lumière rouge apparaît, peser sur le levier rouge. On connaissait assez bien le déroulement de l'expérience avec des gens normaux : trois ou quatre petites hésitations par minute. Si on fait ça avec des malades mentaux, ça peut peut-être permettre de mesurer le degré de la détérioration mentale. En fait c'est ce qui est arrivé. Alors les blocages étaient beaucoup, plus prononcés, beaucoup plus longs chez les malades. Dès que ça a été publié dans le Journal of Abnormal and Social Psychology, l'armée américaine, c'était pendant la guerre, m'ont demandé s'ils pouvaient utiliser ça dans l'armée. Je leur ai dit : " Écoutez c'est public, vous en faites ce que vous voulez ". Alors ça a été à peu près la fin de ma carrière en recherche purement expérimentale.

À Cincinnati ce n'était pas facile, parce qu'on ne pouvait même pas employer le mot " mind " en classe., Je dois dire avant, j'avais été à Columbia, c'était la même chose. J'avais assisté à une série de cours, c'était le béhaviorisme dans toute sa splendeur. Je me rappellerai toujours Skinner assis sur une chaise de façon très nonchalante, qui dit : " Donnez-moi n'importe qui, n'importe quel enfant et j'en ferai ce que vous voudrez -even a beggar - ". Il s'agissait de le conditionner, etc.

J'avais rencontré Allport assez rapidement, dont le livre sur la personnalité m'avait beaucoup intéressé. On s'est revu très souvent par la suite. Ça a été une relation qui a duré jusqu'à sa mort. Il avait été mêlé aux affrontements entre les tenants d'une psychologie humaine et ceux d'une approche technologique, purement behaviorale à Cincinnati et à Chicago où Carl Rogers a orienté le département dans le sens personnaliste, on dit aujourd'hui, humaniste, sur l'homme ses principes, ses valeurs.

Ce fut pour moi une occasion de rencontrer beaucoup de gens. À Ottawa, quand j'ai commencé à planifier cette série de symposiums, je les ai invités, il y en a eu d'un peu partout des gens de McGill, comme Webster, ou de Toronto, et on a publié ces volumes-là ensemble. Un beau jour, un peu comme un cheveu sur la soupe, on m'a demandé de venir à l'Université de Montréal. Mgr Olivier Moreault, alors recteur de l'université, m'a demandé d'aller y travailler. Mais avant, prudemment, il m'a dit " Vous savez, j'ai vu votre supérieur " et il y avait le docteur Antonio Barbeau qui m'avait demandé d'aller travailler dans son département de neurologie de l'Hôtel -Dieu. Ça encore, ça a été très utile au début parce que fonder un département là où il n'y avait pas de professeurs..beaucoup de ces gens-là ont été très bienveillants, du côté de la biologie, c'était d'excellents professeurs, alors ils ont fait un effort. Ils m'ont beaucoup aidé pour certains cours. Ce fut très précieux

**J.M.** Est-ce ce Barbeau-là qui avait fait une thèse de médecine en France. Il n'était pas d'obédience psychanalytique.

**A.L.** Un Ph.D. en psychanalyse.

**N.M.** C'était ce qu'on appelait dans le temps un neuropsychiatre.

**G.C.** Il y avait Paul Dumas, l'endocrinologue, qui était favorable à la psychanalyse qui a enseigné à l'Institut de Psychologie.

**A.L.** Il y avait aussi Miguel Prados un peu avant.

**N.M.** Ensuite l'occasion s'est présentée d'inviter Théo Chentrier. À ce moment-là je correspondais beaucoup avec Daniel Lagache ; il m'avait suggéré Chentrier, ça n'a pas été trop difficile; ensuite, il y a eu Prados.

**A.L.** Mais il y avait eu Prados un peu avant Chentrier

**J.M.** Mais avant qu'on aille plus loin dans ce sens-là, ça me frappait que dans votre texte vous laissiez entendre qu'à Cincinnati, que vous aviez fait beaucoup de stages en psychopathologie et que la psychanalyse que vous aviez commencé à connaître à travers des textes avait pris comme de l'ampleur pour vous.

**N.M.** Bien, voyez-vous, là non plus la psychanalyse n'était pas l'orientation de la maison! Seulement je passais mes journées dans un grand hôpital psychiatrique où il y avait 1500 malades, et seulement un psychiatre! De plus comme j'étais un grand lecteur, je lis assez vite et je lisais pas moins d'un volume par jour. Je me levais très tôt le matin et je me couchais assez tard le soir. J'ai assimilé beaucoup dans ce temps-là, ce que j'ai pu trouver Ça s'est approfondi tranquillement.

**J.M.** Mais vous le faisiez seul.

**N.M.** Ce fut une période très calme pour moi.

**J.M.** Mais vous n'avez pas connu de psychanalyste américain à ce moment là?

**N.M.** Pas à ce moment là. Les contacts avec la psychanalyse, ç'a commencé vraiment au moment où j'ai connu Gregory Zilboorg, vers 1940-43, après la parution de son volume " Mind, Medicine and Man ". C'est à ce moment-là que je lui ai écrit, on s'est rencontrés ensuite régulièrement plusieurs fois par année, des fois il venait faire un séjour ici.

**G.C.** Mais vous oubliez, Père Mailloux que Zilboorg s'est converti après votre rencontre.

**N.M.** Oui, mais pas tout de suite. Zilboorg s'est converti vers 1954. Il me posait souvent des questions, il cherchait à savoir. Puis nous sommes allés ensemble à Paris, suite à une invitation; c'était le Père Plé qui avait organisé une rencontre à Versailles dont le thème était : " L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain " qui a fait l'objet d'un livre. C'était interdisciplinaire, des anthropologues, des historiens, des théologiens etc. On s'était réunis plusieurs jours à Versailles. Zilboorg à ce moment-là était déjà très avancé dans l'étude de la pensée chrétienne catholique.

**A.L.** Il a un article dans ce livre.

**N.M.** En effet. On s'était entendus tous les deux pour cette rencontre ; lui avait pris l'aspect névrotique par rapport à l'ascèse, moi j'avais pris l'aspect caractériel. On avait discuté ça sur le

bateau. C'est au retour sur le bateau, un soir il me dit : " Penses-tu que je pourrais pratiquer le catholicisme " ?

**G.C.** Est-ce qu'il était pratiquant dans sa religion originale, orthodoxe?

**N.M.** Son histoire est compliquée. Son père était juif orthodoxe, ils étaient très menacés en Russie. Son père, pour tâcher de lui éviter toute surprise désagréable, lisait le Thalmud durant la nuit, avec une chandelle, pour que ça ne paraisse pas dehors. Alors il a été élevé là-dedans. Maintenant dans quelle mesure ça signifiait quelque chose pour lui, c'était vraiment quelque chose qui l'avait impressionné.

À ce moment-là, il venait tout juste de finir sa médecine en Russie, il était interne ou quelque chose de ce genre. Il était le secrétaire de Kerenski, chef du parti socialiste, et au moment de la révolution d'octobre, il a échappé par 10 minutes aux communistes qui venaient pour l'arrêter. Il venait de déguerpir, on s'est arrangé pour le mettre dans un train. Là, il a abouti à Budapest sans un sou évidemment, puis il est parvenu à se rendre jusqu'en Belgique, assez démoralisé, ne sachant pas ce qui l'attendait et un jour dans un parc, il était assis sur un banc. Il y avait deux types qui étaient là. Il les a entendu parler. Là il pensait que jamais il pourrait les comprendre Mais ils parlaient russe. Alors il s'est présenté, c'était deux ingénieurs, russes eux-mêmes, qui s'étaient sauvés en Belgique. Ils étaient installés assez bien économiquement. C'est eux qui lui ont prêté de l'argent pour s'en venir en Amérique. Alors en Amérique, ne sachant pas trop quoi faire pour apprendre l'anglais, il a commencé à traduire des pièces de théâtre russe en anglais. Alors à la première ou à la deuxième, en tout cas ç'a été très rapidement un succès, joué sur Broadway, il a fait assez d'argent dans une semaine pour reprendre toutes ses études en médecine. Alors il a refait sa médecine et quand il eut terminé, c'est là qu'il est allé en analyse avec Franz Alexander; ça n'a pas été très loin, le transfert a été très négatif.

**A.L.** Un maximum de quelques semaines, c'est lui qui me l'a dit. Il y a eu aussi cette rencontre avec Zilboorg, organisée par le Père Mailloux, au lac Wapizagonke, propriété d'un monsieur Simard, homme d'affaires et un des directeurs du Centre d'Orientation. Ce chalet était situé en pleine forêt et l'un d'entre nous y a même vu un ours! Le thème principal en était la psychanalyse. Les participants à ces discussions furent Mailloux, Zilboorg, et trois étudiants dont moi-même et deux religieux, Clercs de Saint- Viateur : Adrien Pinard et Julien Beusoleil. Les étudiantes n'y avaient pas été invitées.

Note : Suit ici un passage inintelligible; on ne perçoit que quelques mots auxquels il est impossible de donner un sens.

**N.M.** À cette époque, la société américaine de psychiatrie et la société américaine de psychanalyse tenaient leur congrès annuel en même temps, au même endroit. Ce qui favorisait beaucoup les rencontres et les échanges. J'ai pu ainsi créer des liens d'amitié avec les grands noms de la psychanalyse américaine, comme par exemple Lawrence Kubie et Fritz Redl qui est venu passer un ou deux jours au Centre d'Orientation. Ou encore chez les Menninger où j'étais allé, qui expérimentaient l'hypnose à ce moment-là. J'ai fait de même au Centre d'Orientation durant quelque temps. Les Menninger étaient très religieux, de bons luthériens allemands qui lisaient un passage de la Bible à tous les jours. Leur père était un vieux médecin de campagne qui pratiquait la médecine, au Kansas en carriole à cheval!

C'était des journées très chargées et ç'a continué durant une douzaine d'années à peu près sans arrêt.

Pendant ce temps-là, ici le département se développait; un certain nombre de professeurs que j'ai accueillis un peu au hasard des circonstances. En psychologie neurologique, ce fut Brenda Millner qui arrivait d'Angleterre, elle est devenue une sommité internationale dans le domaine de la mémoire.

Moi au fond ce qui m'intéressait dans la psychanalyse, ce n'était pas tellement la psychanalyse comme institution, comme organisation conventionnelle. Moi, tous les aspects de la psychologie m'intéressaient et puis dans le temps j'ai vu un moyen d'humaniser un peu la psychologie. Ce n'était pas facile, parce que j'avais aussi affaire à la Société canadienne de psychologie, je ne sais pas si vous vous rappelez la rencontre d'Opinicon, ce n'était pas de tout repos, C'était les humanistes versus les expérimentalistes.

**N.M.** Alors la psychologie humaine c'était pas faisable, peut-être un jour. Avant d'étudier l'éléphant il fallait étudier les souris! Aujourd'hui, ça paraît drôle mais il faut penser que dans le temps quand vous arriviez dans les comités à Ottawa, par exemple, le Conseil des Arts, le Conseil national de la recherche, on se heurtait constamment à ça. Et puis, Ils avaient une peur terrible de tout ce qui touchait l'homme, une peur inavouée, mais farouche.

Ici, à McGill, heureusement il y avait, avant Hebb, Robert McLeod, qui était très ouvert à l'humain. On s'est très bien compris, mais il s'est senti mal à l'aise dans ce milieu et il est allé enseigner à Cornell. Moi j'avais déjà mes connaissances à Toronto. Dans ce temps-là quand vous alliez à Toronto, ce n'était pas réjouissant : le dimanche matin on n'entendait rien. On était en plein désert. À un moment donné on entendait une fanfare, c'était l'" Order of Orange ", puis vers onze heures, encore une autre, c'était l'" Armée du Salut ". C'était les uniques distractions.! À Toronto, même pour manger, il fallait être pas mal débrouillard. Il y avait un petit coin quelque part où on vous servait. J'ai fini par trouver un Smorgasborg, c'était caché, pas trop près du centre ville...

Juste pour vous donner une petite idée : Quand le Conseil des Arts a commencé à fonctionner. À la première rencontre, on avait des demandes de recherche, de fonds de recherche. Il y avait une demande de mon ami Don Hebb de McGill, une recherche sur les singes, l'intelligence des singes. C' était bon chercheur, un sujet acceptable; subvention accordée. Ensuite il y avait Pinard qui avait présenté sa demande de fonds de recherche sur l'intelligence, le développement de l'intelligence chez les enfants, alors là il y a eu un petit peu de réticence. Je leur ai dit " Vous trouvez pas quand même un petit peu exagéré, vous êtes prêts à donner beaucoup pour l'intelligence des singes et il n'y a pas moyen de faire quelque chose pour l'intelligence humaine ". Finalement, ils l'ont accordé. C'était presque un rôle de commis-voyageur, quasiment toutes les fins de semaine, il fallait aller à Ottawa et discuter des fois avec presque un wagon de demandes de bourses!

**J.M.** Dites-moi vous avez déjà mentionné ailleurs Lady Davis, millionnaire américaine, qui a financé l'enseignement de la psychanalyse, le Centre de recherche en relations humaines et sa bibliothèque

**N.M.** En effet, et en plus, faire venir ici Chentrier. Je me suis dit que cette donation pourrait servir aussi à le garder ici ; les budgets n'étaient pas très considérables dans le temps à l'université. J'ai travaillé plusieurs années à l'université : mille dollars pour un plein temps c'était tout de suite après la guerre, plus 10\$ du cours, faut donner beaucoup de cours pour 1000\$!. Alors Chentrier est venu pour m'aider avec le Centre d'Orienteation.

**J.M.** Sur la recommandation de Lagache?

**N.M.** Oui, c'est Lagache qui me l'avait conseillé.

**J.G.** Avez-vous conservé cette correspondance-là?

**N.M.** Je ne sais pas, peut-être, il faudrait que je consulte mes dossiers.

**J.M.** Vous connaissiez Lagache personnellement?

**N.M.** J'étais à Paris et un soir je suis allé dîner chez lui. Je ne sais plus s'il y en avait d'autres, c'est probablement alors que je l'ai connu. Je ne me souviens plus très bien.

**A.L.** Est-ce qu'il a été tenté de venir un temps, ne serait-ce que quelques mois par année?

**N.M.** Je lui en avais parlé, mais il était pas libre. Il était très pris dans le monde universitaire, ç'a été très difficile sa carrière. Aussi il a été obligé d'enseigner un peu partout, à Strasbourg entre autres avant d'arriver à Paris. Finalement c'était lui la psychologie dans le temps à Paris, parce que le Département de psychologie à l'Université de Paris n'était pas encore un département. Piéron et ces gens-là en avaient fait un centre d'orientation, un institut d'orientation professionnelle et Piéron n'était pas un homme facile. En somme Piéron n'a jamais été professeur de psychologie. Wallon c'était en éducation. C'est Fraise qui a été vraiment le fondateur du Département de psychologie à la Sorbonne.

Alors on a continué comme ça et puis il y a eu André qui a travaillé trois ans avec Anna Freud à Londres et qui est revenu à l'université et au Centre d'Orientation.

**A.L.** Il y a Gabrielle qui a été mêlée à tout ça.

**G.C.** Oui. Évidemment, j'ai vécu ça sur un plan plus personnel, le texte d'André m'a fait bien réfléchir, plutôt évoquer des souvenirs, avec beaucoup de nostalgie. (Frayages, 1987, p. 69-83.)

**A.L.** Même si nous étions très enthousiasmés par la psychanalyse, il faut se souvenir que les livres de Freud étaient à l'Index.

**N.M.** Freud n'était pas à l'Index.

**A.L.** Mais nous avons reçu tous les deux une lettre du Cardinal Léger, alors Chancelier de l'Université de Montréal, nous en dispensant vers 1950.

**N.M.** Ses écrits sur la religion l'étaient, c'est différent. Dans ce temps-là, il y avait un principe : tout livre écrit sur la religion par un laïc était tout de suite à l'Index.

Comme on se servait des écrits de Freud en classe, pour que la situation soit claire et pour éviter d'être embêté par des imbéciles qui se scandaliseraient, j'ai écrit une lettre au doyen de la Faculté de Philosophie, le Père Ceslas Forest, O.P., dans laquelle j'ai indiqué les étudiants en psychologie. Ainsi, ils avaient tous la dispense.

**A.L.** Moi, ça me dispensait pour trois ans seulement!!! Ça me dispensait de l'Index.

**N.M.** C'était toujours comme ça.

**A.L.** Et nous on a vécu dans l'Index. Il y a deux ans j'ai retrouvé dans mes archives cette lettre du Cardinal qui était chancelier de l'université me dispensant de l'index pour trois ans. J'ai montré ça à mes enfants, qui ont pourtant beaucoup lu, et qui m'ont demandé ce qu'était

l'Index? (Petit Robert : Index, Catalogue des livres dont le Saint-Siège interdit la lecture, pour des raisons de doctrine ou de morale.)

**G.C.** Pendant un certain temps le programme de psychologie était composé à 90% de cours à contenu psychanalytique, ceux que l'on pouvait choisir.

**A.L.** Ceux qui nous intéressaient. Il y avait les vôtres Père Mailloux, ceux de Miguel Prados en psychosomatique, il y avait ceux de Théo Chentrier et ceux du père Deslauriers O.P. pendant quelque temps, qui fut psychanalysé par Zilboorg. C'était presque le tiers du corps professoral.

**J.G.** Quand vous aviez élaboré ce programme est-ce que vous avez eu des problèmes avec les autorités. C'était quand même très révolutionnaire.

**N.M.** Je trouve ça très drôle, je n'ai jamais eu de problèmes.. peut-être qu'il s'en est passé dans mon dos..

**G.C.** On avait des échos des fois, que ça tirait avec l'archevêché, des choses comme ça..

**N.M.** Oui, mais ce n'était pas à ma connaissance.

**A.L.** Moi j'apprenais évidemment par Irénée, mon frère, qui est devenu recteur, que le cardinal, ça l'empêchait de dormir des fois. Sa connaissance de Freud n'allait pas loin.

**N.M.** Je ne le sais pas. Moi vois-tu, j'ai étudié sept ans à Rome, presque tous les gens qui étaient très influents ont été mes professeurs.

Note : Suit ici un passage inaudible.

**N.M.** Et puis il y a eu un groupe qui a fondé l'Association catholique internationale d'études médico-psychologiques. Il fallait commencer comme ça. On s'était réunis en Normandie; des psychanalystes et des gens de diverses disciplines, psychiatres, théologiens, le chef du département de Psychiatrie de Genève et Charles-Henri Nodet et le père Plé, qui s'intéressaient à la psychanalyse. Alors on avait décidé d'organiser ça et puis à Rome, il y avait peu d'attitudes négatives

**A.L.** Sauf officiellement, bien oui, il y a eu des décrets du pape

**N.M.** J'ai jamais su.

**A.L.** Vous l'avez oublié!

**N.M.** Tu me les montreras, parce que l'année suivante, ça été organisé. Nous avons décidé de nous réunir à Rome, C'est Pie XII qui nous a réunis, ç'a été tout le contraire, il nous a encouragés à travailler, à développer des commissions. Maintenant, faut pas trop simplifier; il y a l'officiel et l'officieux. C'est très difficile d'évaluer ces choses-là parce qu'à Rome c'est très rare les gens qui savent vraiment les choses. Un bon jour, je savais qu'il y avait des gens qui avaient envoyé mes cours à Rome. Dans ce temps-là, il y avait ici plein de mouvement à propos de Mgr Charbonneau qui avait pris position en faveur des grévistes d'Asbestos contre Duplessis, et qui avait des problèmes avec l'Assemblée des Évêques. C'était Mgr Courchesne qui avait initié le mouvement. Mais pour mes cours, ça ne m'inquiétait pas le moins du monde parce que dans mes cours il n'y avait rien de répréhensible; j'avais un doctorat en philosophie à Rome, une licence en théologie. Mais ils m'ont testé, quand on a eu le congrès d'éducation, ils m'ont demandé une conférence, et puis après on a discuté. J'en savais pas mal plus qu'eux

en théologie. Finalement, s'il y a eu des pressions, c'est possible, je n'en ai jamais eu connaissance, je n'ai jamais reçu d'avertissement

**A.L.** C'est la même chose, moi j'ai commencé très tôt à enseigner en 1953-54 et c'était toujours des matières psychanalytiques. Les gens qui me questionnent sont toujours étonnés quand je dis que je n'ai jamais reçu un avertissement de qui que ce soit, au contraire, j'ai reçu seulement ma lettre, ma dispense de l'Index!

**F.P.** Est-ce que pendant cette période-là vous, vous pratiquiez soit l'analyse, soit des thérapies dites analytiques?

**N.M.** Je faisais de la thérapie analytique. J'allais tous les soirs au Centre d'Orientation, c'était surtout pour former les jeunes à la clinique. Puis, du Conseil des œuvres sociales de Montréal, on est venu me voir pour me demander de prendre des enfants et on m'a offert une maison. Alors, j'ai sauté sur cette occasion. Puis les étudiants ont commencé à travailler, à apprendre à administrer le Rorschach et toutes ces choses-là. Ensuite les discussions de cas permettaient de comprendre d'avantage ce qui se passait. Ainsi s'est formé tout un personnel. Et ça a continué avec la criminologie, parce que quand Boscoville a été fondé, son fondateur le Père Albert Roger, C.S.C., est venu me voir il m'a dit : " Vous avez organisé le Centre d'Orientation, moi je ne m'y connais pas dans ce domaine ". Je l'ai assuré de mon aide. Il a pris un bon nombre de cours et on a organisé Boscoville. J'allais à Boscoville le lundi toute la journée et le soir au Centre, tous les soirs au Centre et le samedi après-midi et samedi soir et il fallait enseigner à travers tout ça et aller aux États-Unis et à Ottawa. C'est comme ça que ça s'est fait. Mais je pense qu'il y a toujours des mouvements qui dénoncent n'importe quoi. Ça ne s'est pas fait facilement. S'il y avait eu la moindre inquiétude j'en aurais entendu parler.

On a commencé par une société catholique parce qu'on s'était dit qu'on n'était pas encore mûrs pour l'intégration. Après la guerre, en Europe, ce n'était pas facile, les sociétés internationales. Là où j'ai pris conscience de ça, c'est surtout en criminologie où pratiquement tous les états-majors, étaient de la vieille franc-maçonnerie, farouche. La première fois que je suis allé au congrès de criminologie à Paris, le deuxième (le premier avait eu lieu en 38 ou 39 avant la guerre). On a repris en 1950, j'y suis allé. Tous ces groupes-là, étaient des états-majors de gouvernement, en France, en Belgique et dans les pays scandinaves, c'était de la franc-maçonnerie ouverte. Me Cornil et tout ce monde. Je le taquinais un peu; un curé et un franc-maçon ensemble. Ça le faisait rire. Mais c'était le contexte et ce fut long à changer.

**A.L.** En résumé, quel était l'effet de la franc-maçonnerie sur la psychologie, les études humanistes

**N.M.** C'était énorme.

**A.L.** Dans quel sens?

**N.M.** Pour eux, tout l'aspect humain ne compte pas. J'ai écrit un article au congrès de Vienne, je ne sais pas si vous l'avez lu, c'était un peu effronté. Avant j'étais allé au congrès de Lisbonne. Là, toute la journée, j'entends sans arrêt ces thèmes-là : " crime management, organisation des prisons, répression du crime " On parle seulement du crime, jamais du criminel. Alors à la fin, à l'assemblée plénière, je leur ai dit : " Écoutez, mes chers amis, il y a des choses que je comprends mal; pendant tout le congrès, vous avez parlé des causes du crime, vous en avez énuméré un bon nombre, moi je n'en connais qu'une, c'est l'humain, personne n'en a parlé. ". Une bombe dans l'assemblée n'aurait pas été pire. J'ai laissé passer l'orage et après au congrès de Vienne, j'ai présenté ce texte que j'avais intitulé de façon assez significative : " Le criminel triste méconnu de la criminologie contemporaine ". Puis, j'ai commencé par le publier ici, à

usage restreint. À Vienne, ils m'ont demandé de le republier dans les deux grandes revues internationales : Les " Annales internationales de criminologie " et la " Revue internationale de criminologie et de police technique ". Ils l'ont abrégé un petit peu, mais alors c' était un peu malin, mais en même temps très révélateur. Vous alliez à un congrès de criminologie dans ce temps-là, on ne parlait que de castration, de lobotomie et des causes sociales, des clubs. On a publié des masses de documents sur ce sujet. Mais la psychologie, les gens n'y croyaient pas. C'était toujours cérébral, toujours Lombroso, etc. Alors, le traitement, ça ne peut pas marcher, ça n'a jamais marché.

Tout ce qu'il y a eu de positif dans le traitement, on le doit à un homme comme Yochelson. C'est un homme qui avait son Ph.D. en psychologie, sa médecine, sa psychiatrie, sa psychanalyse. Il est devenu un de mes grands amis. Je suis allé chez lui après qu'il eut écrit ses deux volumes. Un homme très timide, je l'avais invité au congrès de criminologie à Montréal, mais il n'avait pas le contact social facile. C'était un gros travailleur. À 55 ans à peu près, il a fermé son bureau de psychanalyste, et s'est concentré sur l'étude des criminels au St.Elizabeth Hospital à Washington. Les deux premiers tomes, résultats de cette recherche intensive ont été publiés. Malheureusement son décès a empêché la publication du troisième. (Yochelson, S., Samenow, S. : The criminal personality. T.I A profile for change. T II. The change process. New York, Aronson 1977) C'est vraiment un travail majeur, tout est décrit avec une très grande précision. Mais en criminologie, Yochelson n'existe pas, parce que c'est centré sur la personne humaine.

On n'a pas idée comment c'est puissant. Actuellement ce n'est pas unique en psychologie, en sociologie, en criminologie aussi. Il y a du travail à faire de ce côté-là et ça va jusqu'à un point tel que le directeur actuel du département de criminologie, Pierre Landreville, avait fait sa thèse de maîtrise là dessus à Boscoville. On lui a donné la liste complète de tous les jeunes qui étaient passé là. Il a vu tous les dossiers, pas seulement un échantillon. La constatation est facile à faire sur 100 jeunes, 90 ont été réhabilités. Quelques-uns ne l'ont pas été parce qu'ils sont sortis avant le temps, avant qu'on les considère prêts à partir; il y a toujours des pressions ou des choses de ce genre. Ainsi il a conclu que c'est en proportion du temps qu'ils ont passé à Boscoville. D'autres affirment que c'est une erreur de jeunesse. Si vous travaillez dans cette perspective, vous avez avec vous tout l'establishment politique, le ministère de la justice et les fonds de recherche!. Si vous essayez d'étudier le délinquant, c'est une autre paire de manches. Moi j'ai participé à toutes les enquêtes, toutes les réformes, on vous écoute poliment...

**G.C.** Cette remarque est intéressante, j'ai évalué beaucoup de demandes de fonds de recherche pour des organismes, c'est seulement depuis à peu près les cinq dernières années qu'on reçoit des projets avec une problématique psychanalytique. Même du Conseil de recherche en sciences humaines et du Conseil des arts.

**N.M.** Ils peuvent les recevoir, mais je ne sais pas s'ils les acceptent.

**G.C.** Ça, c'est autre chose. Moi j'envoie mon évaluation. La psychanalyse est vraiment boycottée par tous les organismes subventionnaires encore aujourd'hui.

**N.M.** Pas seulement la psychanalyse, tout ce qui est psychologie humaine.

**G.C.** Particulièrement la psychanalyse.

**A.L.** Est-ce que vous ne seriez pas porté à dire la même chose dans votre propre département. C'est assez paradoxal, l'Institut que vous avez fondé en y mettant beaucoup d'études centrées sur l'homme, sur la personne, la psychanalyse. Vous savez comme moi, depuis que vous avez

quitté, disons dans les 10-15 dernières années, la psychanalyse et tout ce qui touche l'étude de la personne passe pour rétrograde, dépassé.

**N.M.** Tout ce qui touche à la clinique.

**A.L.** La clinique, c'est boycotté, c'est mal vu.

**G.C.** Ce n'est pas la clinique en général, c'est une sorte de clinique, celle qui implique la problématique de l'inconscient, c'est toujours ça.

**A.L.** C'est à la veille de sortir au grand jour.

**N.M.** Vous voyez encore; les offres de postes de psychologues, j'en recevais une encore l'autre jour d'un hôpital psychiatrique : " Essentiel : Formation en psychologie behaviorale " c'est clair comme ça. Ça n'a rien à faire avec la psychanalyse.

**J.G.** Moi j'aimerais bien, avant qu'on se sépare, que les trois ensemble vous puissiez faire un " brain storming " sur les sujets qui étaient discutés au Montreal Psychoanalytic Club, qu'est-ce qui vous revient comme sujet de discussion, est-ce qu'il reste des traces de ça?

**N.M.** Chaque année je préparais une liste de références dans les œuvres de Freud, par exemple les mécanismes de défense, que l'on distribuait à tout le monde, chacun choisissait là-dedans, c'était le programme de l'année. Au début c'était un peu n'importe quoi, ce qui se présentait.

**J.G.** Mais quand les invités venaient par exemple.

**N.M.** Ils avaient le choix du sujet à discuter. Mais pour nous autres, de façon à ce que les gens le sachent d'avance et puissent se préparer sur un problème.

**J.G.** Autant les invités que les textes, qu'est-ce qui vous revient?

**A.L.** Je me souviens bien du docteur Prados qui aimait beaucoup nous parler de dépression c'était toujours d'orientation psychanalytique, basé sur " Deuil et Mélancolie " avec des cas cliniques, ses cas, qu'il nous présentait, on discutait. Ensuite Zilboorg est venu nous parler de paranoïa, est venu nous parler de passivité.

**G.C.** et de féminité, son article : " Masculine and Feminine ". C'était très classique, sur l'Oedipe, la castration, comme Geza Roheim, je me souviens de ce texte.

**A.L.** Rapaport est venu nous parler, c'était d'actualité, des changements de vue de Freud sur la séduction, quand Freud a versé vers l'étude des phantasmes. C'est ce qui m'a frappé le plus. Les Sterba venaient nous présenter des cas cliniques, d'enfants, de délinquants..

**G.C.** La délinquance intéressait beaucoup les psychanalystes à ce moment-là.

**A.L.** Je me rappelle, il y en a un que vous avez dû connaître, il était en délinquance, un psychanalyste qui est venu, il travaillait avec les délinquants, pas Redl, c'était Rosenblum. Il nous avait raconté qu'il avait fallu qu'il dise à ses jeunes délinquants en thérapie psychanalytique, qu'il les laissait pendant quatre jours parce qu'il avait un voyage à faire. Il y en a un, la veille de son départ pour Montréal, qui a essayé de l'assassiner, de l'égorger parce qu'il l'abandonnait pendant quatre jours.

**G.C.** Zilboorg parlait aussi beaucoup des psychoses, de la psychose maniaco-dépressive, de la schizophrénie, toujours dans une problématique psychanalytique.

**A.L.** Bibring est venu nous parler de dépression, ce qu'il a publié par la suite.

**N.M.** À ce moment-là, il était déjà très malade, il souffrait de Parkinson et on avait tout le temps peur que ses feuilles tombent à terre!

**A.L.** Dans l'ensemble je dirais que c'était peut-être plus clinique avec des efforts toujours pour comprendre selon la métapsychologie.

**J.G.** Est-ce qu'à ce moment-là les présentateurs étaient des gens qui avaient un rapport, j'ai envie de dire.. religieux, au texte de Freud ou s'ils citaient les autres pionniers de l'époque, en d'autres termes est-ce qu'on citait autant Ferenczi, Abraham ou si c'était moins cité ou si Freud était l'élément de référence principal?..

**A.L.** C'était surtout Freud, mais il y avait les autres autant, mais pas Jung, Adler ou Rank. C'était très orthodoxe; Freud Abraham, Ferenczi, Rado, Jones moins souvent.

**J.G.** Quand vous nommez les sujets, vous nommez un certain nombre de sujets assez diversifiés. La raison pour laquelle j'insiste sur ça, c'est que j'ai repris les minutes de la société de Vienne, C'est très intéressant de voir que le sujet dominant, 13 sessions qui portent sur la masturbation, ça c'est en tête du palmarès des préoccupations principales, si on prend la liste des principaux sujets. J'ai commencé à faire un tableau de ça, je voyais que c'était très différent de ce dont nous on s'occupait maintenant. Quelles étaient vos préoccupations principales?

**A.L.** Ce n'était pas comme ça. Peut-être parce qu'à Vienne, les conférenciers étaient presque toujours des gens sur place alors que nous, ici, très souvent, c'était des gens que Prados faisait venir de New York, Detroit ou Chicago. .

**N.M.** J'avais fait venir Juliette Boutonnier et Bartemeier. C'était tous des amis personnels.

**A.L.** Chacun présentait selon ses intérêts du moment.

**G.C.** Ils parlaient la plupart de cas cliniques pour s'en aller vers la théorie.

**A.L.** Il n'y a jamais eu de sujet traité très particulièrement. S'il fallait en nommer un, je dirais la dépression.

**N.M.** J'ai jeté ça, les listes de lecture pour l'année.

**J.G.** C'est dommage..

**N.M.** Une année, c'était un sujet, l'autre un autre, avec un intérêt suffisant pour que tout le monde puisse embarquer. On s'en tenait pas mal à ça. Ce fut assez étendu comme éventail.

**A.L.** Moi, j'avais présenté un travail sur la force du Moi, mais avec des cas cliniques.

**G.C.** Je me souviens des conférences sur le transfert par exemple en thérapie analytique. On ne parlait pas de psychanalyse comme méthode thérapeutique à ce moment-là, même si la problématique théorique était exclusivement psychanalytique.

**F.P.** Vous semblez avoir fait très tôt du travail avec les enfants?

**G.C.** Moi, j'ai commencé à faire de la clinique pour enfants en 1948.

**A.L.** Je n'avais pas fini ma maîtrise quand le père Mailloux m'a nommé directeur clinique du Centre d'Orientation, en 1947-48.

**N.M.** Il fallait se débrouiller.

**G.C.** Ce fut un avantage de faire partie des premières années de l'Institut de Psychologie parce qu'on a été plongé très tôt dans la clinique, dans la clinique psychanalytique. Alors, quand je regarde les pauvres étudiants d'aujourd'hui; ça leur prend trois ans avec les rats, les laboratoires expérimentaux avant d'en arriver à ce qui les intéresse.

**A.L.** On en a fait un peu avec les souris..

**G.C.** On leur donnait des petits noms. Fallait les regarder courir dans un labyrinthe et on leur donnait des poussées pour qu'ils courent plus vite, alors les résultats..!

**N.M.** On apprenait en le faisant. Quand j'ai commencé à Boscoville, personne ne connaissait rien en délinquance juvénile. Les premières sessions, ce ne fut pas facile. Ensuite on a commencé à me demander toutes sortes de choses, pour les prisons, pour les pénitenciers, parce qu'il y avait des enquêtes à ce moment-là. Il y avait eu une révolte à la prison de Bordeaux, le jour de l'An 1961. J'étais au Centre d'Orientation ce soir-là, on entendait les sirènes, toute la police était rendue là. Ils avaient fait pour un million de dommages dans l'espace de quelques heures. Alors j'avais reçu un téléphone de Québec me demandant si je pouvais aider. Je suis allé. Il y avait un pauvre gardien en haut de la tour de contrôle. Ils l'avaient entourée complètement avec des matelas et menaçaient d'y mettre le feu si on ne leur ouvrait pas les portes. Ils avaient essayé sans succès d'en bricoler l'électricité. La police était de l'autre côté. Je leur ai dit : " Je ne peux entrer dans la fosse aux lions si vous êtes là à la porte avec des mitraillettes. " J'ai parlé à un prisonnier que j'avais déjà rencontré, je lui ai dit : " Demande-leur donc de s'éloigner un peu " et je suis entré là-dedans. Ça s'est calmé. J'y allais au moins trois fois par semaine. À la fin j'en connaissais beaucoup.

Ç'a été la même chose à Saint Vincent de Paul. Des avocats m'y ont emmené, parce qu'ils avaient des problèmes. Comme Dion par exemple, pauvre bonhomme, il avait étranglé quatre enfants et il était menacé à Montréal, on l'avait envoyé à Kingston, tout le monde avait peur de lui. La première chose qu'un gardien m'a dite devant lui " Il est dangereux vous savez " ! Ils sont tous attachés les coudes à une ceinture, ils peuvent manger, faire leurs besoins naturels, etc., mais pas plus que ça. Alors je leur ai d'abord dit : " Écoutez, moi je ne vois jamais un homme attaché ". Ça c'était bien compliqué. Il fallait téléphoner à Ottawa pour avoir la permission du commissaire aux prisons et il fallait que je signe un papier comme quoi j'étais responsable de ce qui pourrait m'arriver. On m'a amené Dion comme ça, dans un petit parloir. C'était tout vitré, les gardiens se promenaient et puis on me livre la marchandise, on l'a détaché. Alors je m'en vais vers lui " Bonjour monsieur Dion " " Ça fait longtemps que je peux me rappeler quand quelqu'un m'a appelé " monsieur " ". Là on a causé environ deux heures et les gardiens ne comprenaient pas, qu'il ne m'arrive rien. Ce bonhomme-là m'a écrit jusqu'à sa mort, je lui apportais des livres, il était curieux, il avait fait une troisième année seulement. Il écrivait son français sans faute. Parce qu'ils l'avaient expédié à Kingston, il avait appris l'anglais. Il faisait de la peinture, un tas de talents, même les mathématiques. Le dernier volume que je lui ai apporté, c'était le volume d'Abel Gauthier publié sur le calcul différentiel, il était rendu à pas loin de 100 pages. Il m'a dit " Celui-là est difficile, mais je vais passer à travers ". C'est là qu'il s'est fait tuer par un autre prisonnier, ils l'ont scalpé complètement.

Mais il y en avait d'autres; par exemple, je vais en voir un, je vais dans sa cellule, il était assis sur son lit, je le fais détacher, je vais m'asseoir à côté de lui, " Vous avez pas peur de moi ". Voyez-vous comme ils sont. Conditionnés, on leur dit tout le temps qu'ils sont dangereux ils finissent par le croire. Il a admis, " C'est vrai j'ai fait quelque chose ". Alors on a commencé à causer, mais les gardiens étaient là, qui se promenaient dans le corridor, qui regardaient.

**A.L.** Les gens de Frayages ont peut-être des remarques, des questions à poser?

**J.G.** Moi j'en aurais peut-être une autre, de l'intérieur. Vous avez tous les trois un petit peu échangé tantôt autour du rapport je dirais institutionnel à l'Église. Mais compte tenu de ce qu'était le Québec à l'époque, compte tenu de ce que vous étiez tous les trois. C'est une question plus personnelle que j'ai envie de vous poser. De l'intérieur, qu'est-ce que ça représentait pour vos croyances religieuses quelles qu'elles soient, la découverte de Freud dans le Québec catholique de l'époque, dans votre vie. Quel en fut l'effet?

**N.M.** Moi, j'étais bien catholique! Ça ne m'a pas dérangé du tout, parce que c'est une théorie scientifique, Freud. Faut pas oublier ça.

**G.C.** C'est plus qu'une théorie scientifique, ça appelle à des questionnements.

**G.C.** Moi, ça ne m'a pas posé de problèmes parce que je venais d'une famille catholique avec des mon-oncles et des ma-tantes, curés, chanoines ou religieuses. J'ai même un oncle qui a été un ami intime de Mgr Charbonneau. Mon père n'était pas anticlérical, loin de là, mais assez libre du point de vue pensée, alors j'ai lu à peu près tout. Même si j'étais pratiquante à ce moment-là ça ne m'a jamais causé de problèmes, bien au contraire et le père Mailloux avait un cours où il essayait de faire le lien entre Saint-Thomas et Freud. Moi ça ne m'a jamais causé de préoccupations particulières. Je n'ai jamais vu de contradictions. Faut dire aussi que je ne suis pas très forte sur les institutions, quel que soit leur contexte.

**A.L.** Ça remonte loin en 1942. Sur ce fond catholique, chrétien, j'ai commencé très tôt ma lecture de Freud et ç'a été tout de suite une passion et puis sur ce fond religieux, ça ne m'a jamais causé de problèmes, jamais. Ça faisait me questionner toujours, la motivation, le pourquoi de mes choix, de mes croyances. Quand je suis arrivé en Angleterre, ma première rencontre, c'était avec Anna Freud. Elle savait d'où je venais, pourquoi je venais, elle m'a questionné directement, dès les premières minutes. Elle était certaine que je venais en catholique, elle était convaincue que d'emblée ça mettrait fin à ma candidature, parce que convaincue qu'elle était que je n'étais pas pour me soumettre à une psychanalyse. Elle me dit " Vous allez vous soumettre à une psychanalyse par un freudien quoiqu'il advienne "? Je viens pour ça, me soumettre à une psychanalyse, quoi qu'il advienne, risquer le tout pour le tout, je suis prêt à tout soumettre à une analyse. Elle n'en revenait pas, là elle m'a questionné, on a parlé pendant deux heures, et elle s'est ouvert les yeux. J'ai été sur la sellette durant deux heures et à la fin elle a dit oui.

**A.L.** Même quand Freud parle de religion dans une névrose, de troubles religieux, il a dit, pas souvent, mais il a déjà dit, qu'il respectait beaucoup plus ceux qui conservaient leurs croyances, quelles qu'elles soient, à partir de convictions personnelles, comme son ami le pasteur Pfister, que ceux qui laissent tomber toute croyance religieuse sous prétexte de lui faire plaisir à lui, Freud.

**N.M.** Quelle différence ça peut faire? Dans le temps, quand on étudiait la physique, la chimie, etc. tout le réductionnisme était présent partout, c'était bien pire que Freud. À New York j'ai vu des Mormons, des gens comme ça, qui ont été incapables d'être acceptés dans la Society de New York.

**A.L.** Ce qui devenait passionnant pour nous, dans le milieu, c'était des travaux comme ceux du docteur Nodet qui se met à psychanalyser les aspects névrotiques au sein de l'Église et des dangers qu'il y a. Zilboorg, dans son formidable travail sur l'ascèse, aidé un peu par un des grands ascètes du temps, montre la nécessité historique où ont été les communautés religieuses d'imposer graduellement les trois vœux. C'est venu un par un. Quand il n'y avait qu'un vœu, les pulsions se reprenaient dans des voies souterraines qu'on appelle les instincts partiels, la possession, la domination. À la chasteté, il a fallu ajouter le vœu d'obéissance. Là ce n'était pas assez, on se reprenait sur la richesse il y avait encore de la place dans les instincts partiels et il a fallu compenser par le vœu de pauvreté. C'est une sagesse séculaire qui a amené cette nécessité. C'est l'article de Zilboorg.

**N.M.** Depuis Saint Augustin.

**A.L.** Pour finalement favoriser de meilleures sublimations.

**G.C.** Ils ont organisé la psychosexualité!

**N.M.** Dans cet article-là, Zilboorg, avoue que pour un psychanalyste, qu'un homme puisse faire ces trois vœux et rester normal, c'est un mystère.

**A.L.** En lisant Freud, on s'en posait des questions sur les institutions catholiques. Quand on voyait. Henri Nodet et Charles Odier qui n'avaient pas peur de foncer là-dedans.

**N.M.** Dans la théorie psychanalytique, Odier a été oublié complètement, pourtant c'est un petit livre magnifique Les deux sources, consciente et inconsciente de la vie morale.

**J.M.** Mais vous ne saviez pas encore que dans les instituts de psychanalyse, on en arriverait assez vite à devoir prononcer des vœux!